

Nicole Ricaud

Grégoire l'alchimiste



<https://www.facebook.com/NicoleRicaudAutriceRomanciere/>

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-359-5724-7

© Nicole Ricaud

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

DU MEME AUTEUR

Romans

- Au sablier du temps
- Dernières amours à l'automne de ma vie
 - La Violence en héritage
 - Treize lunes dans l'année

Nouvelles

- Vous êtes bien Madeleine Chaput ?
 - Journal intime
 - Gigi

Théâtre

- La fièvre de l’or
- La combe du curé
- La guerre des clans
- Le retour des écrouelles
- Elles voulaient voir l’Amérique
- Femmes des années soixante
- L’héritier du chasseur français

Les cendres de Grégoire et de Benoît

A Paris sur la Seine, un matin gris et froid du mois de novembre, entre l'île de la Cité et l'île Saint Louis, une barque de couleur sombre glisse sans bruit. Enveloppée d'un léger brouillard, tel un fantôme elle est presque irréaliste si ce n'était ce faible sillage paresseux qu'elle laisse derrière elle dans les eaux brunes du fleuve.

À son bord, entièrement vêtue de noir, et bien emmitouflée, une mère de famille et ses deux enfants, Pauline et Pierre, des jumeaux de dix-huit ans.

Ceux-ci hésitent à trouver l'emplacement convenable pour disperser les cendres de deux urnes funéraires qu'ils tiennent étroitement serrées

contre leur cœur. Quant à leur mère, elle préférerait que les choses aillent un peu plus vite car elle n'est pas certaine que la dispersion de cendres dans la Seine soit vraiment autorisé.

Pauline aimerait disperser les cendres de son père en face des fenêtres du bureau de celui-ci, au premier étage d'un immeuble du quai d'Orléans, là où il exerçait sa profession d'avocat. Tandis que Pierre, tenant l'urne de Grégoire, le valet de chambre qui les a élevés, et qui servait avec un profond dévouement leur père depuis vingt ans, préférerait les fenêtres du salon familial. Au premier étage d'un autre immeuble, à l'angle du quai d'Orléans et de la rue Le Regrattier.

Ce salon était la seule pièce suffisamment vaste de l'appartement pour permettre aux deux hommes de s'entraîner à l'épée... Car aussi étrange que cela puisse paraître pour des hommes du vingt et unième siècle, ils aimaient à s'affronter en duel. Régler leurs comptes ainsi, ou faire semblant de les régler, car c'était juste pour rire, et à lame

mouchetée en plus. Avec une extrême prudence pour ne pas se blesser, car malgré toutes les précautions mises en œuvre, il y avait comme un mauvais sort, ou une malédiction qui les poursuivait tous les deux sans répit.

Cette activité c'était pour leur plaisir et le sport, mais aussi parce que ça leur ressemblait. Car ces deux hommes, il faut bien l'admettre, ne semblaient guère appartenir à leur siècle.

Pour leur entourage, ils apparaissaient de moins en moins en phase avec leur époque. Ils passaient pour des originaux, ou même carrément pour malades mentaux. Ce qui leur causa pas mal de soucis, et ce qui les amena aujourd'hui à n'être plus que poussières à disperser au vent.

La mère des jumeaux, intriguée par le manège d'une autre barque apparue dont elle ne savait où et naviguant maintenant non loin de la leur, avec deux hommes à son bord, manifestement occupés à pêcher par un froid sibérien, alors que la saison de la pêche, pour ce qu'elle en savait n'était pas

encore ouverte, laissa ses enfants juger seuls du meilleur endroit de la dispersion des cendres. Elle semblait trop préoccupée par ces deux silhouettes et ce qu'elles lui rappelaient.

Elles lui étaient si familières...

Beaucoup trop familières pour que son regard acceptât de s'en détacher. D'ailleurs elle était presque certaine de les reconnaître... Et si elle ne se trompait pas, cela risquait fort de s'annoncer, avec ces deux-là de nouveau réunis, comme une saison de très, très gros ennuis...

Du genre de ceux qu'elle venait de connaître pendant près de vingt ans.

Du coup elle n'avait plus d'avis à donner sur la question du meilleur endroit pour la dispersion des cendres. Elle laissa Pauline et Pierre en décider seuls malgré leur insistance pour qu'elle intervienne.

Elle avait de bonnes raisons pour se taire, et ne se voyait pas déjà leur expliquer tous les tenants et les aboutissants de cette étrange affaire qui les avait conduits jusqu'ici. Ils connaîtraient bien assez tôt les secrets de leur famille. Depuis le temps qu'il se passait des choses bizarres entre Benoît et Grégoire - les deux défunts contenus dans les urnes - elle commençait même à avoir de sérieux doutes quant à la réalité de leur disparition.

Y compris à se demander s'il s'agissait bien de leurs cendres, ce qu'elle avait transporté du crématorium aujourd'hui, jusqu'ici...

Soudain, le vent se leva, et les cendres des urnes s'envolèrent, emportées par une bourrasque inattendue. Les restes des deux hommes, s'éparpillèrent et s'échappèrent vers les rives de l'île de la Cité, où leurs cendres intimement mêlées allèrent se répandre dans le square situé en face de Notre Dame...

Pas du tout, mais pas du tout le plan prévu par les jumeaux ! Un instant consternés, ceux-ci retrouvèrent vite leur vieille habitude. Celle de s'accuser mutuellement de tout ce qui n'allait pas...

Tirée de sa réflexion par leurs éclats de voix, leur mère intervint. Elle les raisonna. Après tout, les deux hommes étaient si proches qu'il devait s'être créé entre eux des liens insoupçonnés et indestructibles, leur suggéra-t-elle. Des années durant comme ils l'avaient été, à croiser le fer plusieurs fois par semaine, ou à se rappeler leurs souvenirs, ou soi-disant souvenirs moyenâgeux, jusqu'à en oublier la vie et le temps présent, ce ne serait guère étonnant. C'était peut-être encore un signe de leur curieux destin que d'être restés unis par-delà la mort. Être écrit quelque part qu'ils ne parviendraient jamais à se séparer, ajouta-t-elle même avec un brin d'agacement.

Tu parles...

Les enfants la regardèrent encore plus consternés. Comment pouvait-elle croire à ce qu'elle disait ?

L'exercice de ce sport de l'épée que pratiquaient les deux hommes et qu'ils affectionnaient tant, tout à fait désuet pour le siècle, surtout entre un maître et son valet, genre de couple également en voie de disparition, était entré curieusement dans les mœurs de la maison, quelques années avant que les jumeaux ne naissent. Quand Grégoire s'était imposé, gratuitement en plus, au service de Benoît, jeune avocat débutant qui venait d'épouser Bérénice.

C'était ainsi que toute l'histoire avait commencé...

GRÉGOIRE

Benoît, il y avait vingt ans de cela, terminait une journée éreintante d’emménagement dans leur appartement quand la sonnette de l’entrée avait résonné avec insistance. Épuisé, il était allé voir à la porte et à contrecœur, quel était l’importun qui osait si tard les déranger.

Quand enfin il y parvint, en se traînant, à bout de forces, cassé en deux, et les reins brisés par le transport des meubles, il se trouva en face d’un énergumène presque deux fois plus grand que lui appuyé sur la sonnette. Un géant roux au regard sombre et aux épaules de lutteur de foire.

- Pourriez-vous ôter votre main de cette sonnette ?

- Cette crécelle ? Par Dieu Monseigneur vous m'en voyez fort obligé, elle me vrille les oreilles. Que n'avez-vous donc un heurtoir plutôt que cet engin du diable !

Avec une révérence à toucher le sol, il entreprit ensuite de lui expliquer la raison de sa présence à sa porte. Il le suppliait de le prendre à son service pour rien ! Ou presque. Juste quand « ses maîtres » seraient satisfaits de lui, avait-il ajouté modeste et en baissant les yeux, pour quelques misérables « écus » et remplir, un peu, ô rien qu'un peu, sa maigre escarcelle.

Car c'était ainsi, dans cette étonnante monnaie, que l'homme comptait encore... Quelques misérables écus, avec le gîte et le couvert s'il remplissait bien sa tâche de valet de chambre... Mais il lui avait aussi proposé, si l'emploi d'un domestique ne lui convenait pas, et puisque l'usage des valets ou des femmes de chambre semblait se

perdre, d'autres services étonnants, tels que ceux de maître d'armes, de musique, ou de danse, s'il avait d'autres préférences.

Le menuet, et la viole de gambe n'étant plus d'actualité, Benoît l'avait stoppé net. D'ailleurs l'affaire lui semblait trop bizarre pour être honnête. Mais intrigante. Tellement intrigante que Benoît, quelques instants plus tard, vraiment trop curieux du phénomène, s'y laissât prendre tout à fait. L'homme était charmeur et probablement un peu voyou. Il avait flatté avec tant d'habileté celui qu'il avait élu comme son futur employeur, et vanté si bien ses qualités de modeste valet, que Bérénice, curieuse de ce que de loin elle entendait, était venue les rejoindre dans l'entrée. Elle encouragea Benoît d'accéder à cette proposition. Mais juste pour un essai, avait-elle, précisé, prudente. Pour découvrir ce qui se dissimulait derrière l'offre alléchante de ce valet de chambre charmeur, bizarre, et si désintéressé, mais, et ce qui la freinait quand même un peu, au physique un peu inquiétant de catcheur...

De ce jour où on l'accepta, Grégoire fit partie de la famille et ne quitta plus le jeune couple. Il faut dire que pour s'imposer, l'animal avait de l'expérience. Des années et même des siècles d'expérience !

Grégoire n'en était pas à son coup d'essai.

Cela faisait près de sept cents ans qu'il essayait, en traversant les siècles et en subissant mille maux, de récupérer son bien... En fait, depuis que sa congrégation de sorciers l'avait condamné à errer sur terre jusqu'à ce qu'il retrouvât ce qui lui avait été dérobé : sa pierre de fortune...

Une émeraude de fort belle taille, brute et mal dégrossie, loin d'être qualifiée de bijou, mais dotée de pouvoirs magiques non négligeables. À l'usage des seuls sorciers bien sûr, et qui n'aurait jamais dû tomber entre les mains d'un simple mortel. Voilà le problème... Car l'émeraude apportait à celui qui la possédait, une force redoutable et des richesses inépuisables. Ce qui forcément expliquait l'origine

du courroux des membres de la société secrète de sorcellerie. Grégoire, avait manqué à ses devoirs.

L'histoire de Grégoire l'alchimiste et de sa pierre de fortune avait débuté au milieu du Moyen-âge, sur une de ces deux îles.

Précisément là où ce matin, Pierre et Pauline espéraient avec leur mère, sept siècles plus tard, disperser les cendres de leur père Benoît, et de Grégoire son extravagant valet, dans la Seine.

ÉLOI

Le berger de l'île aux vaches

Sur l'île Saint Louis, qu'on appelait l'île aux vaches au treizième siècle, bien qu'il n'en demeurât aucune à ce moment-là sur cet îlot minuscule, à cause d'un berger qui y avait installé ses brebis, il se préparait une aventure extraordinaire, que Grégoire l'Alchimiste ne serait pas près d'oublier.

Cette île ne fut réunie à l'île Notre Dame qu'au dix-septième siècle. Il y avait un petit bois, et une prairie qui descendait en pente douce jusqu'à la Seine. Exactement à l'endroit où se trouve aujourd'hui le square Sully Morland. Dans ce pré,

Éloi, un jeune berger de dix-sept ans, élevait des brebis et se lamentait.

Depuis deux ans l'absence de pluie n'avait pas permis à l'herbe de repousser en quantité suffisante pour nourrir le troupeau d'une centaine de têtes, qu'il y faisait paître. Les brebis étaient maigres. Leurs petits ne survivaient pas. Soit les agneaux étaient morts nés, soit leurs mères n'avaient pas assez de lait pour les nourrir, et ils mouraient dans les quinze premiers jours de leur vie. Les bêtes que le berger vendait pour réduire la taille de son troupeau, et permettre aux autres de survivre, tenaient à peine debout. Elles étaient si légères quand on les soulevait, que les clients en voulaient deux pour le prix d'une, quand ils ne renvoyaient pas plus simplement Éloi à coups de pied dans le bas des reins en l'accusant de chercher à les empoisonner avec la viande d'une bête malade.

C'était une époque très dure...

Éloi désespéré se promenait en ressassant son malheur le long des berges de la Seine. Il regardait le soir au loin, plein d'envie, les lueurs de l'Île de la Cité, où les palais et les belles demeures des riches seigneurs accueillait des fêtes somptueuses. Pour son malheur il percevait aussi, non seulement la musique des baladins jusqu'à sa hutte de branchages, mais hélas aussi, les odeurs alléchantes des cuisines qui s'en échappaient et qui venaient lui chatouiller les narines. Des parfums de rôtis, chapons, et porcelets grillés, qui le faisaient saliver pendant que son estomac criait famine. Bientôt pensait-il, il serait aussi sec et décharné que ses bêtes s'il ne réagissait pas. À force d'observer la vie de l'île en face qui se prolongeait fort tard dans la nuit, il se décourageait et ne trouvait plus d'intérêt à sa vie.

Un jour de grand désespoir Eloi ne vit plus d'autre issue pour fuir sa misère que de franchir le bras de Seine qui l'en séparait, et de se faire embaucher comme domestique par un de ces nobles et richissimes seigneurs. Il jeta un dernier

regard à ses bêtes qu'il abandonnait à leur destin, à la hâte il envoya son baluchon dans sa barque, et il partit vite. Très vite, de crainte de manquer de courage si jamais il entendait le bêlement d'une brebis le rappeler à son devoir, pour progresser de toutes les forces qui lui restaient vers le rivage d'en face.

Pendant qu'il ramait, il se raisonnait. Après tout, elles n'étaient plus si nombreuses ses bêtes, elles auraient de quoi tenir avec l'herbe qu'il y avait encore, avant qu'un pillard ne les remarque et ne s'empare du troupeau. Et si jamais le pillard était habile, se disait-il, ce qui devait être forcément le cas sinon il n'aurait pas été pillard, il saurait bien s'approprier un arpent de terre, plus loin, sur les hauteurs des faubourgs, pour les engraisser et les vendre à bon prix. Eloi, lui, n'avait plus la force de rien. Trois mois de plus à ne manger que des oignons, des racines et de la farine pleine de charançons, et il serait tout juste bon à nourrir les poissons. Et encore, ceux qui posséderaient de

bonnes dents, car il ne lui resterait bientôt plus que les os à dévorer.

Arrivé sur l'île en face, Eloi attiré par les odeurs de cuisine, rôda aux portes des offices. Les servantes qui l'apercevaient, croyant à un mendiant, le chassèrent et le menacèrent de le faire poursuivre par la garde armée s'il ne décampait pas en vitesse.

- Vous imaginez l'effet ?

Se criaient-elles bien fort d'une porte à l'autre pour qu'il profite de leurs réflexions.

- Un loqueteux !

- Au pied de nos belles demeures !

- Quand nos seigneurs et maîtres attendent des visiteurs de marque ?

- Ce serait du plus mauvais effet !

- Que vont penser de nous les maîtres ?

C'est vrai que les ruelles n'étaient plus très sûres depuis quelques années. Les servantes avaient des raisons de se méfier. Paris avait déjà souffert d'invasions de pillards et de vandales. On y avait volé tant de fois, et incendié un bon nombre de belles demeures, et même assassiné leurs maîtres et leurs domestiques, qu'il avait fallu se résoudre à élever des remparts autour de l'île de la Cité pour protéger ses habitants. Plus personne ne s'y sentait en sécurité. Les servantes se plaignaient. Pour elles, la garde armée ne faisait pas son travail. Ces hommes d'armes disaient-elles, c'étaient tous des rustres au front bas qui venaient des campagnes et ne connaissaient rien à la ville. Ils ne pensaient qu'à traîner dans les auberges. Ils étaient inconscients du danger, ou bien complices. Parce que laisser traîner la racaille, voleurs, ou mendiants

dans leurs ruelles, c'était courir le risque un jour, d'en voir un leur planter une hachette entre les omoplates pour voler leur bourse. Les vieilles domestiques craignaient autant pour elles, que pour les biens de leur maître. Il ne leur fallut pas plus de deux jours à force de railleries et en s'unissant toutes, pour refouler Eloi à la périphérie.

Chassé du quartier aisé, Eloi avait ainsi atterri dans les ruelles mal famées des faubourgs. Mais là aussi, il n'était pas le bienvenu. Il avait dû s'acquitter auprès de plus misérables que lui de son droit à se trouver là. La vie, malgré les fêtes et les lumières, n'était pas plus facile ici que de l'autre côté de la Seine se lamenta-t-il, déjà prêt à reprendre sa barque pour s'en retourner d'où il était venu.

À la nuit tombée, titubant de fatigue, il en était arrivé à disputer sa pitance aux rats et aux chiens, avant de s'endormir, mais d'un œil seulement, et les sens en éveil, en grelottant à l'entrée de soupiraux qu'on lui désignait pour la nuit. Pas pour

longtemps d'ailleurs... Car la troisième nuit qu'il passa ainsi, frigorifié et à peine endormi, il fut réveillé à coups de pied par quelqu'un qui le délogea de là en l'interpellant avec force.

- S'endormir ici ? ! Voyez-vous ça ! Mais ce ne sont pas des manières ! Où est-ce qu'il a appris à vivre ce bon à rien ?

Comme Eloi ne s'éveillait pas assez vite, les coups de pied redoublèrent. Il ouvrit les yeux. Tenta d'apercevoir dans l'obscurité et en se tordant le cou, le visage de cette matrone, penchée au-dessus de lui et qui le bourrait de coups de pied. Mais la jupe à plis amples de gros drap brun l'empêchait de voir ses traits.

Il s'assit, se redressa, et enfin il l'aperçut. Étonné, et surpris de sa colère, il la regarda sans rien dire, car il ne se sentait pas du tout en faute. D'ailleurs n'avait-il pas été conduit jusque-là par un individu aussi misérable que lui, chargé de distribuer les places aux gueux ? N'avait-il pas

vidé son escarcelle pour avoir le droit de dormir dans cet endroit ? Il s'excusa humblement pendant qu'elle se penchait avec insistance vers lui.

Vue de plus près elle n'avait pas l'air si mauvais. Même si la face était rougeaude, et la tignasse échevelée par l'exercice qu'elle venait d'accomplir. Elle avait les traits d'une bonne vieille, et elle lui faisait bonne impression.

S'il essayait de l'attendrir ?

C'est vrai, lui concéda-t-il, il ne connaissait rien aux usages et aux bonnes manières de la ville. Comment l'aurait-il pu d'ailleurs ? Lui, un pauvre berger, qui venait de débarquer depuis trois jours à peine de l'île en face. Un lieu de misère où il n'avait plus rien pour se nourrir. Il n'était ni un gueux, ni un bon à rien, juste un berger qui cherchait à vendre ses services à un riche seigneur pour ne pas mourir de faim.

Elle fronça les sourcils, et s'étonna. Un berger ? Lui ? Allons donc ! De qui se moquait-il ? Comment était-ce possible ? Ici ? À Paris ? Un berger ? Et qu'est-ce qui prouvait d'ailleurs qu'il l'était berger ? Il n'avait point ses moutons avec lui ! Et puis, est-ce qu'il avait un nom au moins ? Quand on n'avait rien à cacher et qu'on était honnête, la coutume voulut au moins que l'on se présentât. Comment se nommait-il ?

Comme si la connaissance de son nom allait lui garantir qu'il disait la vérité pensa-t-il...

Eloi trouva que la femme avait bien peu de jugeote pour se conduire ainsi. Mais comme elle attendait, obstinée, en face de lui, et toujours de pied ferme de savoir comment il se nommait, il lui déclina son identité : Eloi le berger...

Au moment où il disait cela, le regard de la femme fut attiré par une lueur au-dessus de leur tête qui se mit à scintiller plus fort. C'était celle de la première étoile qui s'allumait à la tombée de la nuit. L'astre qui conduisit autrefois les rois mages jusqu'à l'étable où venait de naître Jésus.

L'étoile du berger...

La vieille femme se signa, elle s'écria « juste ciel, mon Dieu » et en tremblant elle tendit la main à Eloi pour qu'il la suive.

- Viens berger, c'est un signe du ciel qui t'envoie à moi, je n'en doute point. Il y a du travail plus qu'il n'en faut dans ma cuisine, tu peux me croire. En plus cette semaine le maître attend un visiteur de marque qu'il entend bien soigner. Tu ne seras pas de trop, je vais t'enseigner. Suis-moi, je vais choisir des chapons, tu me les porteras jusqu'à la maison. Ce n'est pas un endroit pour toi, ici.

C'était ainsi que Bérengère et Eloi avaient fait connaissance.

Elle était cuisinière chez un riche bourgeois de l'île de la Cité. Gros marchand de brocards, de

damas, et de soieries qui logeait dans une somptueuse demeure. Et lui, ce que l'on sait...

Eloi, le ventre vide, les forces quasiment inexistantes, était trop heureux de la coïncidence, pour se plaindre. Des chapons, il lui en porterait s'il le fallait des caisses remplies, et il travaillerait même la nuit entière d'affilée si c'était nécessaire, pourvu qu'il ne retournât plus jamais dans ce repaire de gueux, où on aurait fini par le découper en morceaux... Déjà qu'il avait dû céder, en plus du misérable contenu de son escarcelle, sa peau de mouton qui lui tenait bien chaud pour avoir le droit de s'allonger à l'entrée d'un soupirail venteux et glacial...

Un peu plus tard, courbé sous le poids de son fardeau, Eloi pénétra dans la cuisine où s'affairait déjà un nombre important de commis. C'était une vaste salle de pierres voûtée. Unâtre large et profond occupait presque la totalité d'un mur. Un bœuf entier aurait pu y rôtir s'il y avait eu une broche suffisamment solide pour l'accueillir. À

peine la vieille cuisinière entra-t-elle dans cette salle pleine de rires et de conversations, qu'un silence tout juste troublé par le ronronnement du feu, et le grésillement de la graisse de porcelet rôti qui s'égouttait sur les braises, s'installa. Les jeunes employés qui craignaient leur patronne, s'étaient instantanément remis à la tâche. Mais elle ne les impressionnait toutefois pas assez pour les empêcher de glisser par en dessous des coups d'œil sournois au nouveau, maigre à faire peur, et qui ployait sous sa charge, la sueur perlant à son front, prêt à défaillir. La vieille cuisinière s'en aperçut et leur cria :

- Déchargez-le bande de fainéants et servez-lui une écuelle de soupe !

Jamais soupe ne fut aussi bonne au palais du berger. En l'avalant, la chaleur lui monta au visage, lui colora les joues, et son ventre se réchauffa. Ce n'était pas de la soupe au pain, claire comme de l'eau, comme celle que l'on servait chez

ses parents, mais de la bonne soupe au lard, bien épaisse et bien grasse.

Pourquoi n'avait-il pas pensé plus tôt à se rendre de ce côté-ci du fleuve ? Alors qu'il en avait les effluves pour venir lui agacer les narines dès le soir venu ? Fallait-il être sot pour s'obstiner à entretenir un troupeau famélique quand il y avait à quelques brasses de sa cabane de tels délices ! Eloi ne prit pas son service ce soir-là. La cuisinière qui avait l'œil et beaucoup de foi, l'expédia sitôt la soupe avalée se coucher. Ce don du ciel qui lui était envoyé à quelques jours de la visite de sieur Grégoire l'alchimiste chez son maître, avait besoin d'être restauré et de se reposer avant de fournir du travail. On lui voyait pointer les os sous sa mauvaise chemise de drap, et ses yeux trop brillants étaient soulignés de profonds cernes gris. Pour sûr, même les mendiants des faubourgs avaient meilleure mine que celui-là.

Le Seigneur, d'un coup avait fait deux heureux...

La soupenne où dormaient les commis de cuisine, desservie par une échelle de meunier, était située au-dessus des écuries. On y entendait s'ébrouer et souffler les chevaux quand ils arrivaient fourbus avec leurs cavaliers de leurs courses lointaines. Les garçons d'écuries bouchonnaient les bêtes couvertes de sueur et leur déposaient les rations de foin au râtelier. Ensuite c'était le bruit de la mastication lente et reposante des chevaux qui les berçait pour le reste de la nuit. Eloi reconnaissait le mouvement de gauche à droite des mâchoires, lent et régulier, que les brebis pratiquaient aussi pour réduire l'herbe en bouillie. Il aimait à entendre ce bruit-là. C'était calme et tranquille. Apaisant. Un signe que tout allait bien. Presque le bonheur.

Un apprenti avait conduit Eloi à sa paillasse. Il ne devait pas être beaucoup plus vieux qu'Eloi. Mais il avait déjà l'air sournois. La vie dans l'île de la Cité, où se frottaient tous les malins qui cherchaient à s'enrichir, aguerrissait vite un

homme. Celui-là visiblement en avait l'expérience. Eloi lui avait posé des questions sur le travail, la maison et les maîtres, mais la façon dont le garçon lui avait répondu avait déplu à Eloi. Un travail qui donne autant à manger et loge au chaud ses serviteurs, méritait plus de respect qu'il n'en montrait. Les maîtres auraient dû se montrer plus vigilants. Certainement un jour ils auraient à le regretter.

Dans les jours qui suivirent, Bérengère le prit à ses côtés pour lui enseigner le métier. Le travail dans la cuisine démarrait tôt le matin. Quand il arrivait, la cuisinière s'y trouvait déjà. Première levée avant tout le monde, aux aurores, elle orchestrait son monde sans faillir. Et bien sûr c'était elle aussi la dernière couchée. On aurait cru que cette femme ne dormait jamais. Eloi aimait ce moment où ils étaient seuls, à l'aube naissante, éclairés à la chandelle, dans la pièce déserte et froide à l'odeur de suie, et qu'il fallait ranimer l'âtre. Elle lui apprenait pendant qu'il attisait les